



La conception du travail dans la “réforme de la vie” en début de XXe siècle

Jens Thoemmes

► To cite this version:

Jens Thoemmes. La conception du travail dans la “réforme de la vie” en début de XXe siècle. Colloque international “A REFORMA DA VIDA”, Universidade Federal do Rio de Janeiro/UFRJ, Oct 2013, Rio de Janeiro, Brésil. <hal-05014914>

HAL Id: hal-05014914

<https://hal.science/hal-05014914v1>

Submitted on 1 Apr 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Thoemmes J. (2013). La conception du travail dans la « réforme de la vie » en début du XXe siècle, *conférencier invité*, Colloque international A REFORMA DA VIDA, 30 et 31 octobre, Universidade Federal do Rio de Janeiro/UFRJ, Brésil.

Jens Thoemmes (DR au CNRS)

La conception du travail dans la « réforme de la vie » en début de XXe siècle

Cette contribution cherche à explorer comment un mouvement philosophique et social a façonné une conception du travail au début du siècle dernier. Il s'agit de la réforme de la vie qui a donné lieu à de multiples travaux et à des courants théoriques différents. L'émergence de cette pensée à la fin du XIXe siècle a permis de fonder des pensées sociales appliquées à de multiples domaines : la pédagogie, le sport, l'art, l'alimentation et la protection de l'environnement. Nous verrons que ce mouvement est inséparable des évolutions majeures du XIXe, comme l'industrialisation. C'est ici que le travail occupe une place centrale dans les explorations de certains auteurs. L'un des aspects les plus intéressantes, porte sur la notion de rythme comme incarnation des temporalités inséparables du travail, de l'art et du jeu. Cette indivision qui caractérisait les sociétés préindustrielles deviendrait pour cette pensée un enjeu majeur pour cadrer les effets de la division du travail dans les conditions de l'industrialisation. En ce sens le rythme deviendra la notion clé de la pensée du travail de la réforme de la vie. Mais elle distinguera les auteurs de ce mouvement les uns des autres. Le point de départ commun considère le rythme comme l'élément fondamental du travail. La monotonie, qui était devenue l'une des critiques principales de l'industrialisation, est ici au contraire considérée comme une manière de permettre et de faciliter le travail. Bien entendu, nous ne sommes pas en présence d'une position de défense du travail à la chaîne, mais plutôt dans une analyse de la *répétition selon des rythmes partagés* pour effectuer les tâches qui assurent la survie des populations. Les manières dont le rythme apparaît dans ces travaux peuvent être distinguées en deux grands types (Bode 1920 ; Hanse 2004). D'un côté nous sommes en présence d'une conception rationaliste ou civilisatrice du rythme dont le représentant principal serait l'économiste Karl Bücher. De l'autre côté, nous avons une conception vitaliste du rythme ou résistant à la civilisation, représentée par le philosophe et graphologue Ludwig Klages. Entre ces deux pôles va se déployer une pensée du travail largement absent des réflexions sociologiques contemporaines.

1 La Lebensreform : une pensée complexe et étendue de la fin du XIXe siècle

Le terme de la Lebensreform provient de la fin du XIXe siècle, où il a été surtout utilisé dans des cercles de personnes mettant l'accent sur la santé et la nutrition (Farkas 2008). L'objectif a été de réorienter et d'auto-éduquer des hommes et femmes par des organisations collectives dans des groupes, des associations, des coopératives, par l'établissement d'écoles et de maison de la santé, par les restaurants et des installations sportives. Ce mouvement ne peut pas être réduit à des couches bourgeoises en mal d'existence, même si leur rôle de propagandiste a été important (op. cit.). Ce mouvement

a au contraire atteint un ensemble de strates sociales qui cherchent une autre vie en dehors d'une urbanisation et d'une industrialisation poussée. Le contexte d'apparition de cette pensée doit certes beaucoup à la structure sociale du XIXe siècle. Mais ce sont aussi les changements des conditions de vie, notamment celles de la classe ouvrière naissante, qui ont motivé des penseurs à s'intéresser à la question du travail. Comment retrouver une qualité de la vie au travail que l'industrialisation semble avoir mis entre parenthèses ?

1.1 Le contexte d'émergence d'une philosophie de la vie

La notion de réforme de la vie « Lebensreform » porte déjà en son nom le projet sous-jacent. Il s'agit de revoir les manières de vivre ensemble face aux évolutions économiques et politiques qui caractérisent la vie quotidienne des individus dans la deuxième moitié du XIXe siècle. En effet, notamment en Allemagne et en Suisse, ces mouvements mettent en avant les alternatives cherchant à dépasser les effets de l'industrialisation sur la vie sociale. Parmi de nombreux domaines d'application, la réforme vise d'un côté la vie privée, l'alimentation, l'habitat, la médecine, le bien-être du corps, la spiritualité. De l'autre côté, et pour la vie publique, il devient précurseur du mouvement écologique, végétarien, de vie commune, de l'éducation nouvelle, de la pédagogie active et il entretient des relations avec des mouvements romantiques et de la réforme sociale¹. Son projet fondamental vise d'ailleurs à réunir ces deux ensembles, la vie privée et la vie publique, au sein d'une pratique commune. Il s'agirait de mettre au centre de la réforme la création de nouvelles institutions, et la modification des habitudes et des attitudes. En cela cette pensée montre des similitudes avec certains courants politiques du XIXe siècle et avec ceux plus tardifs du XXe siècle. On peut penser notamment au mouvement écologique, aux mouvements d'extrême gauche et de l'anarchie, aux courants catholiques, protestants et à l'extrême droite. Notons enfin que cette pensée de la réforme de la vie postule une unité entre un cadre théorique et une pratique sociale qui va jusqu'à la modification des comportements individuels (Barlösius, 1997). La notion de « réforme culturelle »² pourrait être également utilisée pour qualifier de manière générale les buts de ce mouvement. Cette réforme doit être analysée en prenant en compte la structure de la bourgeoisie et l'émergence des classes moyennes depuis le XVIIIe siècle. La nouveauté porte sur l'apparition d'une couche sociale qui s'est formée par l'accès aux études et à la culture (Conze et al. 1989). Ce qu'on appelle en allemand *Bildungsbürgertum* la bourgeoisie « cultivée » ou « de culture » ayant connu des déstabilisations importantes à la fin du XIXe siècle (Bruch et Liess, 2005). Cette fraction de la bourgeoisie aurait été relativement unifiée en 1900 et elle a choisi de porter la réforme de la vie, d'autant que les titres universitaires nouvellement acquis ne rendaient pas l'accès à la vie politique plus facile, ni plus aisé l'obtention de l'abondance matérielle (Hanse 2012). La position contrainte d'une bourgeoisie dominée par la bourgeoisie traditionnelle et menacée par le mouvement ouvrier ne laissait qu'un choix réduit à cette couche sociale : rejoindre les forces réactionnaires du système ou assumer l'héritage de l'échec de la révolution libérale de 1848 en Allemagne. C'est dans cette dernière perspective que certains de ses ressortissants aient rejoint le mouvement pour la réforme de la vie, pour y trouver des

¹ Ulbricht et Werner 1999.

² Par opposition à « révolution culturelle » notamment. Les notions apparentées en allemand de « Kulturreform » et de « Kulturkampf » désignent respectivement le désir des couches bourgeoises en matière d'innovation culturelle et artistique (Selle 2007) et d'autre part le conflit qui oppose dès 1871 le chancelier Bismarck à l'église pour obtenir une séparation entre l'église et l'État.

positions dirigeantes qui leur avaient été refusées auparavant (op. cit.). La recherche d'une troisième voie entre le socialisme et le capitalisme provoque alors la recherche de la contre-culture, la valorisation du corps et des expériences de la nature. Cette posture pourrait être interprétée comme une compensation d'une dégénérescence perçue comme sociale, voire nationale ou raciale, et comme une prémonition médicale contre le déclin des civilisations européennes (Hanse 2010). C'est dans ce sens que la recherche d'une société « saine » à l'image de la société de la Grèce antique et celle de l'Inde bouddhiste et pacifiste a pu inspirer de nombreux travaux. Mais peut-être serait-il réducteur de restreindre l'utopie sociale dans ce contexte au retour à la société antique. Nous verrons que la question du travail ouvre d'autres perspectives, y compris en termes de modernité.

1.2 Une vision du travail en opposition aux effets de l'industrialisation

Indépendamment de la question des raisons et des objectifs politiques de la réforme, il était évident que le problème du travail va occuper une place primordiale dans les considérations de la Lebensreform. Plusieurs raisons ont conduit les penseurs de ce mouvement d'y consacrer quelques textes importants. La première concerne les effets de l'industrialisation qui partout en Europe, a progressé au cours du XIX^e siècle. Dans le cadre de la Lebensreform, la misère ouvrière est certes moins analysée du point de vue d'une société de classes qui regroupe d'anciens paysans dans les nouvelles usines pour produire au service d'une catégorie de propriétaires les produits de la modernité. Il s'agirait plutôt pour la Lebensreform de voir et de dénoncer les effets de l'industrialisation sur le corps et sur l'esprit des individus. L'aliénation de l'individu concerne d'une part l'appauvrissement de la vie des personnes au travail, de la qualification et de leur participation au processus de production. L'aliénation concerne d'autre part la vie globale qui soumet le travailleur au régime de la machine. Ce régime lui dicte non seulement la nature et l'ordre des opérations du travail, mais il lui confisque les fruits du travail et les temporalités sociales dont il a pu bénéficier jusque là. Pour le travailleur, l'industrialisation devient donc une « mauvaise affaire », car il l'éloigne d'une qualité de vie qu'il s'agirait désormais de rechercher à nouveau. Le terme de qualité de vie est dans cette perspective d'ailleurs abandonné au profit d'un autre qui a donné lieu à une tendance à l'intérieur du mouvement de la réforme de la vie : le rythme (Bücher 1899). Dans cette perspective, le rythme n'est pas l'équivalent de régularité ou de cadence³, mais il désigne ce que l'ouvrier a perdu avec l'industrialisation : une harmonie entre l'individu et sa tâche qui laisse une place à la maîtrise des temporalités, au plaisir et à la « musicalité » des pratiques de travail. Rappelons ici la définition du rythme d'un sociologue du travail William Grossin qui n'est pas si éloigné d'une telle définition en indiquant que le rythme n'équivaut pas à la cadence et aussi que le cadre temporel doit intégrer les rythmes humains naturels : « Le rythme correspond un agencement des cadences. Il se définit par la succession de cadences plus ou moins rapides, plus ou moins lentes, voire nulles, et éventuellement de temps de repos. (...). Le rythme du travail de l'atelier mécanisé peut ou non s'accorder avec le rythme de l'homme. (...). Ainsi ce ne sont pas les rythmes eux-mêmes qu'il faudrait retenir comme caractéristique des cadres temporels, mais le plus ou moins grand asservissement qu'il implique en s'opposant aux rythmes humains naturels » (Grossin 1969, 208). Ce qui réunit les deux manières de voir cette opposition entre la nature humaine et la machine pouvant être saisie à travers la notion de rythme. Les travaux fondateurs de Karl Bücher qui lient le travail au rythme ont

3

influencé d'autres penseurs, notamment des domaines artistiques, comme les gymnastes, les danseurs, les compositeurs et pédagogues. Par exemple, le Suisse Émile Jaques-Dalcroze insistera sur la coordination et l'automatisation des mouvements dans l'éducation (Hanse 2012) : ceci le conduit à une réforme des études musicales par le rythme et en vue de conduire les générations futures à « des instincts sociaux plus puissants. » Dans cette même lignée, le danseur Rudolf von Laban cherche à montrer que la séparation entre l'activité de travail d'un côté, et la fête de l'autre est une rupture avec des conceptions antérieures du travail. Le projet serait de réunir à nouveau ces deux mondes par l'initiation à la danse et au rythme (Laban 1920). On comprend ici que la notion de rythme est variable d'un auteur à l'autre. Appliqué au travail, il dépasse très largement dès le départ l'idée de régularité et même la vision de Jaques-Dalcroze considéré comme trop « mécaniste » (Hanse 2010). Malgré ces divergences, le mouvement du rythme et de la Lebensreform s'inscrit dans une conjoncture particulière commune de la bourgeoisie allemande touchée par l'échec de la révolution de 1848. Contrairement à la bourgeoisie française, une partie de la bourgeoisie allemande cherchera à faire de la politique par d'autres moyens en investissant la vie quotidienne et commune en dehors des grandes manœuvres nationales (Hanse 2010). La pensée sur le travail en a bénéficié par quelques travaux qui ont un siècle d'existence, et qui méritent d'être portés à la connaissance d'un public plus nombreux.

2 Travail et Rythme

Dans cette seconde partie, nous voudrions présenter brièvement un ouvrage qui montre la conception du travail telle qu'elle a été imaginée au cours de la réforme de la vie. Ce premier ouvrage non traduit en langue française est de Karl Bücher « Arbeit und Rhythmus » (Travail et rythme) et il a été publié en 1896 et 1899 à Leipzig. Son auteur (1847-1930) était un économiste réputé pouvant être considéré comme un précurseur de la sociologie du travail. Il a par ailleurs étudié l'histoire économique et les sciences du journalisme.

2.1 Du chant au champ du travail

La curiosité et la force de ce premier ouvrage « Arbeit und Rhythmus » résultent sans doute aussi des multiples matériaux récoltés dans les quatre coins du monde. À la croisée de plusieurs disciplines, le livre s'appuie sur les analyses historiques, économiques, ethnologiques et même sociologiques (avant l'heure), serait-on tenté de dire. Pour établir le champ d'une analyse du travail, Karl Bücher va en effet se fonder sur l'étude de plus de 70 chants du travail. Il s'agit d'un matériau considérable qui prend en compte les sociétés indigènes, coloniales, antiques et contemporaines. Les chansons sont présentées dans leur original, en version traduite, parfois avec des notes, des intonations et avec les signes de rythme. On n'y trouve des chants liés aux activités agricoles, à la chasse, à la pêche, à l'artisanat dans toutes ses formes, ainsi que les chansons dans des travaux de construction et dans d'autres secteurs d'activité. Le travail qui est décrit et associé à la chanson est soit effectué seul soit en communauté, de manière synchronisée ou avec des rythmes alternants.

Quelle est la thèse principale de cet ouvrage ? On pourrait dire que, pour l'auteur, les chants sur le travail ont été consubstantiels de l'activité de travail. Le rythme qui se dégage des chants intègre les individus, il forme les collectifs et il facilite le travail. Il montre un travail « humanisé ». On pourrait même dire que les chants de travail ont été dans cette perspective à l'origine d'autres pratiques artistiques, comme la poésie, la musique et la danse (Baxmann 2013).

Une première idée contemporaine reçue et démentie par l'analyse de l'auteur considère que la distinction entre les populations préindustrielles et les sociétés développées pourrait se faire sur la quantité de travail effectuée par leurs ressortissants. L'auteur ne différencie pas les populations selon la propension plus ou moins grande au travail (pratique courante à la fin du XIXe siècle), mais par la manière dont ce travail est effectué et par le type de travail au sens économique.

« Si nous examinons une telle représentation, on sera convaincu que, sur l'ensemble, les peuples de la nature⁴ effectuent une quantité considérable de travail et non seulement les femmes, mais aussi les hommes. Seulement ce travail est fait en d'autres conditions que celui des peuples de la culture. Les premiers effectuent un travail pour le besoin et non un travail rémunéré, un travail suivi non seulement par de la propriété, mais aussi par du plaisir. Et on peut douter que ce travail soit perçu par les peuples de la nature comme un fardeau, car ce travail est effectué volontairement en dépassant souvent la nécessité immédiate. Cependant, d'un point de vue purement technique, ces travaux s'avèrent d'être extrêmement difficiles. Trois choses sont particulièrement importantes : l'imperfection des moyens techniques, la complexité des processus de travail et la nature hautement artistique de l'ensemble de leurs produits, qui sont fabriqués pour le long terme » (Bücher 1899, 8).

Ce propos, nous montre aussi que, pour l'auteur, le travail n'est pas « pénible » et « négatif » par définition. Les conceptions du 'horror laboris' ne s'appliquent pas en soi, au moins pas initialement, aux 'peuples de la nature'. Dans ce contexte, les chants de travail donnent certes aux travailleurs le rythme du travail, mais en s'adaptant aux conditions d'exercice. L'interaction entre tâche, contexte et sujet est constante. Il s'agissait aussi pour l'auteur de rendre compte du fait qu'un certain nombre de travaux produisent naturellement des sons rythmiques. Pour les chants, il devenait d'abord primordial de renforcer ces sons naturels, de les parfaire, de diversifier les rythmes et l'expression des sentiments au travail. Dans une première période, ces rythmes ont été liés à des instruments de percussion par lesquels le percussionniste exerce les mêmes mouvements de corps que pour l'accomplissement du travail. Si cette fonction des chants comme donneur de rythme est primordiale, le contenu des textes est aussi important. Il exprime souvent des critiques ou des satisfactions sur les conditions de travail.

“Mais dans l'ensemble, on serait dans l'erreur si l'on suppose que, dans ces cas, le rythme du travail n'a été apporté que par des mots possédant un rythme et par de la musique. Ceux-ci soutiennent plutôt les rythmes du mouvement, définis par les conditions techniques de la tâche. La suite des sons respecte les mêmes conditions. Dans l'ensemble, les chansons à textes significatifs prédominent. La plus grande partie de ces textes, au moins dans ces exemples, sont invariables. Leur contenu comporte des traits communs :

⁴ Chaque citation de ce livre est traduite par nos soins. Nous maintenons dans la traduction l'opposition entre nature et culture présente au sein du texte original.

1) ils exigent, dans le cours de l'œuvre, la dépense d'une force commune ; 2) ils incitent les camarades au travail par des moqueries, par des réprimandes et en référence à la bonne opinion des spectateurs, 3) ils donnent leur point de vue sur le travail commun, l'outil et l'œuvre ; ils expriment de la joie ou du mécontentement sur la pénibilité du travail et sur le salaire insuffisant" (Bücher 1899, 193-194).

En particulier pour les activités agricoles, ces chants peuvent avoir des rythmes variables. La concordance entre la succession et la vitesse des opérations et les rythmes du chant s'opère selon des formes répétitives en faisant oublier la fatigue et l'effort du travailleur.

"On commence généralement avec un rythme lent, de sorte que le rythme du chant concorde avec le mouvement de la houe et avec un effort normal. Mais plus on va aller loin, plus le chant devient rapide et, en même temps, le travail s'accélère. Ce dernier est assez fatigant, mais les travailleurs ne remarquent pas de fatigue pendant le chant. J'ai toujours observé qu'à la fin de la chanson, le travail est plus rapide qu'au début. Bien sûr, il est impossible de maintenir longtemps cet effort, et si la chanson a atteint la vitesse la plus élevée, l'effort s'arrête. Il en suit une pause plus ou moins longue, pendant laquelle on retrouve la rapidité normale ou peut-être un peu plus lente que d'habitude jusqu'au moment où le chant recommence à nouveau" (Bücher 1899, 211-212).

En plus de ces chants qui accompagnent le travail solitaire ou en groupe et à l'initiative des travailleurs eux-mêmes, l'auteur du livre rencontre fréquemment des personnes qui sont envoyées pour "faire de la musique". C'est le cas par exemple, de ce joueur de cornemuse qui joue pour les travailleurs agricoles. C'est ainsi que des pratiques indépendantes et autonomes en matière de chants et de musique sont utilisées par les propriétaires pour faire travailler le groupe dans un rythme donné.

"Cela a montré le chant de travail dans un nouveau rôle en tant que régulateur du travail des masses. Il (le chant) nous est apparu dans cette qualité dans tellement d'endroits de l'Ancien Monde, que ces apparitions ont perdu l'étrangeté que leur premier aperçu avait pour nous. Et nous pouvons désormais donner les traits généraux d'un processus de développement historique de la communauté de travail avec le fil rouge d'un élément psychophysique que nous n'aurions pas attendu en cet endroit. Si d'abord le chant de travail était seulement un moyen d'auto-conditionnement d'un groupe de travailleurs volontaires pour rester ensemble et pour s'encourager, ensuite et à la place d'une musique rythmique, le chant devient l'outil disciplinaire d'une domination qu'utilise le chef de tribu africain, comme le mandarin chinois et le propriétaire foncier balte. Même dans son contenu, les chants montrent ces changements significatifs. Le travailleur⁵ exprime sa joie à la riche moisson, il plaisante avec le personnel, ou exprime son amour, où il est fait en sorte que le chant des serfs respire souvent la haine acharnée contre leurs oppresseurs ou qu'ils se livrent à des plaintes émouvantes de leur propre misère." (Bücher 1899, 247)

Dans cette perspective le chant devient l'instrument de l'oppression au service d'un propriétaire. Les rapports de pouvoir s'accaparent un instrument qui visait à garantir la

⁵ Bittarbeiter

satisfaction de besoins d'un groupe de travailleurs. Les textes deviennent de la critique du nouvel ordre social.

2.2 Retrouver le rythme pour mettre l'industrie au service de l'homme

Enfin on pourrait conclure en disant que, pour l'auteur, dans une première période, le travail, l'art, et le jeu formaient un tout. Cette unité était assurée par le rythme qui organise les mouvements dans leur déroulement temporel. Ce rythme-là est issu de l'être humain. L'auteur fait ici référence à la philosophie grecque qui avait reconnu la signification universelle du rythme, observation qui, selon l'auteur, serait assez éloignée de notre vie contemporaine : dans l'éducation le rythme n'a plus d'importance, lors des mouvements du corps, il n'est pas pris en considération. La danse est considérée comme un amusement conventionnel (Bücher 1899). L'auteur montre que, pour les chants de travail, les sons de l'outil sont imités par la voix humaine. C'est la même chose pour la danse où les mouvements automatiques du corps sont identiques pour le travail et pour la danse. En revanche, il en sera tout autrement aujourd'hui. Les nouveaux rythmes ont éloigné progressivement les travailleurs d'une maîtrise de leur travail.

“Mais ces nouveaux rythmes de travail sont très différents des anciens. L'ouvrier n'est pas maître de ses mouvements. L'outil n'est ni son serviteur ni le renforcement de ses articulations. L'outil est devenu son maître et il dicte la mesure de ses mouvements. Le rythme et la durée de son travail sont retirés de sa volonté. Il est enchaîné à un mécanisme mort et pourtant si vivant. C'est en cela que le travail d'usine est éreintant et accablant : l'homme est un serviteur d'un équipement de travail qui ne se fatigue jamais et qui ne fait pas de pauses. Il devient presque une partie de ce mécanisme qu'il doit compléter à un endroit quelconque. Avec cela, le chant du travail a disparu. Que peut la voix humaine contre le bruit du train d'engrenage, le bourdonnement des transmissions et contre tous ces sons indéfinissables qui remplissent les halls d'usine en y expulsant le bien-être ? Par chance, seulement, une petite partie du travail à la machine est aussi du travail à l'usine et le travail à la machine reste du travail manuel. Mais là où le travail exige l'activité physique, il incite à un travail à durée régulière et à une rythmicité. Peut-on à partir de ces connaissances pour la conception technique du processus de travail et en tirer des conclusions d'une importance pratique ? On pourrait presque le croire. P.J. Schneider affirmait déjà, en 1835,” que l'utilisation intelligente et attentive de la force rythmique a diminué ; le travail n'est plus musique ou poésie en même temps ; la production pour le marché ne donne plus (à l'ouvrier) de l'honneur personnel et de la gloire, comme le faisait la production pour son propre usage ; elle (la production) demande des produits standardisés et ne permet pas l'expression des penchants artistiques, même s'ils étaient disponibles ; l'art n'a plus à manger⁶. L'activité professionnelle n'est pas un jeu gai et un joyeux plaisir, mais un devoir grave et un renoncement souvent douloureux. Mais il ne peut pas être mis de côté ce que la collectivité a gagné de ce processus de développement. La technologie et l'art ont évolué grâce à la différenciation et à la division du travail vers une performance non soupçonnée ; le travail est plus productif. Notre équipement de biens économiques est devenu plus important et nous ne devons pas abandonner l'espoir que nous pouvons réunir la technique et l'art dans une unité rythmique plus élevée,

⁶ « L'art n'a plus de pain ».

permettant à l'esprit une joie heureuse et au corps une éducation harmonique qu'on retrouve le mieux chez les peuples de la nature » (Bücher 1899, 382-383).

Ces propos conclusifs permettent d'une part de mettre l'accent sur l'éloignement d'une conception négative du travail qui importe pour l'auteur : le travail n'était pas initialement une corvée, mais il l'est devenu par le changement de la structure sociale et économique. On ne peut pas non plus reprocher à l'auteur d'être seulement nostalgique de l'Antiquité ou alors envieux des peuples de la nature. La conclusion montre clairement que ce qui lui importe est de remettre l'industrialisation sur « les rails d'un rythme retrouvé » qui permet aux individus de se réaliser au sein d'une société développée.

3 Le travail et la danse

Le second ouvrage non traduit sur lequel nous voudrions nous appuyer pour montrer la conception du travail dans la réforme de la vie, est celui de Rudolf von Laban « Die Welt des Tänzers » (Le monde du danseur) publié en 1920 à Stuttgart. Son auteur d'origine hongroise (1879-1958) a été danseur, chorégraphe et théoricien d'art. Créateur d'une école de danse, il dirigea l'opéra de Berlin entre 1930 et 1934. La conception du travail présente dans l'ouvrage de Karl Bücher subit ici une inflexion dans le sens où, pour Laban, la danse et le danseur seraient les représentants d'un rythme retrouvé. Pour le travail, le danseur devient une allégorie qui s'inscrit contre les principales tendances observées dans le monde du travail de ce début de XXe siècle.

3.1 De la danse pour unir un monde du travail divisé

Les travaux de Karl Bücher sur le rythme ont trouvé un écho important. Cette manière de présenter le développement économique des sociétés permettait de réintégrer la vision du sujet dans le travail et, en même temps d'esquisser une perspective d'amélioration des conditions de travail. Sur un plan plus conceptuel, il avait influencé le mouvement pour la réforme de la vie. L'idée était de partir des formes d'expression artistique, du chant et de la musique, de la danse et de la poésie, pour participer à l'éducation et à la formation des collectivités. Il s'agissait de mettre cette pratique artistique au service d'une éducation. C'est ainsi qu'est fondée en 1900 une coopérative internationale à Ascona. Présent au sein de cette coopérative, le danseur Rudolph von Laban va inaugurer en 1913 une « Tanzfarm », une école de danse rythmique, afin de contribuer à la formation de la communauté (Baxmann 2013). Fort de ses expériences, Rudolphe von Laban va publier en 1920 l'ouvrage « le monde du danseur », qui reprendra les thèses de Karl Bücher, en y présentant sa propre conception tout d'abord de la danse, mais aussi du travail.

Que signifie donc que ce rapprochement entre la danse et le travail ? Comment la danse peut-elle aider à mieux vivre le travail ? Quels sont les objectifs poursuivis pour la société ? Pour répondre à ces questions, écoutons ce passage de l'ouvrage qui clarifie la nature des liens, et les objectifs de cette connexion.

« Rapprochement des groupes professionnels à travers la formation d'une conscience par la danse (Sous-titre). Un autre but de la formation de la conscience est de concilier les professions qui se sont éloignées les unes des autres. Dès lors qu'elles vivent côte à côte

sans vouloir dominer l'autre, ce sera plus facile. Le travailleur pense : un artiste, un mime, un prêtre ou un érudit se complait dans la liberté et la beauté. Il (le travailleur) n'a aucune idée quels sacrifices en moyens physiques et psychologiques ce travail demande, par exemple, la création artistique en apparence ludique. Sans désir et amour, chaque profession est une torture. Mais l'homme ne peut pas effectuer tout travail professionnel avec une constante passion et amour, s'il ne reconnaît pas que toutes les dépenses des forces dans le travail contribuent au développement humaniste. Cette conviction intérieure peut être confirmée par tout type de travail. Si le prêtre conseille les gens de porter le nom de Dieu dans leur cœur ⁷ pour tout travail, même le plus dur, cela peut paraître présomptueux. Le prêtre peut toujours facilement porter le nom de Dieu dans son cœur, car sa profession le rappelle toujours à Dieu, ou du moins la devrait-elle. Pas toutes les professions ne rappellent à Dieu. Certaines activités excluent totalement cette idée pour le travail. Si l'homme reconnaît, cependant, que le travail professionnel de toute nature est une dépense de force nécessaire de laquelle pousse une joyeuse mesure de la conscience et un heureux de contrôle de la vie, cela donne une véritable assurance. L'éducation à la manière du culte s'adresse sous la forme suivante aux gens : tu es un homme libre. En toi vit la joie comme une fête intérieure continue. Il te suffit de la libérer. La fête et le travail vont t'aider pour y parvenir. Ne l'oublie pas, même pour le travail le plus dur. Si, en plus, par l'exercice à la manière du culte, la compréhension des relations socio-économiques parmi les différentes professions est réveillée, la conscience de la fête intérieure se réveillera. La joie et la liberté de la fête extérieure seront réconciliées avec les nécessités de la vie et déborderont le travail quotidien » (Laban 1920, 122-123).

Ce qui frappe d'une part c'est la vision quasi religieuse du travail à laquelle l'éducation par la danse doit contribuer. Reviennent immédiatement à l'esprit ici les explorations de Max Weber sur l'éthique protestante et l'esprit du capitalisme⁸. Mais, contrairement à une sociologie wébérienne qui postule une absence de jugement normatif, ce courant issu de la réforme de la vie revendique une « sociologie engagée » et ancrée dans la réforme sociale (Neef 2012). Néanmoins, cette référence au prêtre, à l'éducation à la manière du culte, vise à montrer la nécessité d'une passion au service d'un objectif plus important du travail qui élève la société vers un idéal humaniste. D'autre part, cette conception tenterait d'atténuer les différences entre les professions et entre des activités de travail jugées plus ou moins pénibles. Il s'agirait donc d'élaborer un regard universel sur le travail, à la manière dont Karl Blücher a montré l'universalité du travail à travers les chants des différentes sociétés et les différentes périodes. L'élaboration d'une conscience du travail désacralisée par la danse est l'un des objectifs du rapprochement entre cette activité artistique et professionnelle. Il ne s'agit pas de justifier une passion pour tout type de travail au profit d'une couche dirigeante :

« Chaque travail apporte des bénédictions », « Chaque œuvre est sacrée », et des mots similaires sont des inventions des prêtres et des puissants pour suggérer aux hommes la volonté au travail pour les œuvres anti-culturelles » (Laban 1920, 127).

Dans cette perspective l'œuvre anti-culturelle est une œuvre qui n'est pas libre échappant au contrôle des travailleurs et qui ne sert que les rouages de l'industrialisation. C'est tout le contraire que viserait la réforme de la vie, notamment en insistant sur l'importance de la fête. Le dernier enseignement concerne alors le rapprochement entre le travail d'un

⁷ La poitrine (Brust)

⁸ Weber 1964.

côté et de la fête de l'autre. Dans le premier extrait présenté, la fête était avant tout un état d'esprit intérieur qui, dans certaines conditions, peut permettre de rejaillir sur le travail quotidien. De manière plus générale, le travail et la fête sont considérés par Laban comme les deux éléments fondamentaux de la vie sociale.

« Le travail et la fête (sous-titre). Les deux grands pôles de la vie humaine sont le travail et la fête. Le travail comme la fête ont leurs propres lois, rythmes et ils doivent être organisés dans l'esprit de ce rythme. Le rythme c'est un mouvement alternant. La vie des hommes — le changement entre le travail et la fête — est le rythme » (Laban 1920, 126).

La fête est donc regardée comme une partie constitutive du rythme des activités humaines. Rapprocher la fête au travail signifie donc de modifier le rythme, en proposant une alternance plus poussée des moments de plaisir et des moments d'obligation. Tout est ici dans l'interaction entre ces deux temporalités. Cette interaction entre les temporalités est du ressort du sujet, dans ce cas le fait du danseur qui entretient une réciprocité entre ces deux types de temporalité, mais aussi vis-à-vis de son œuvre en vue d'un achèvement culturel.

3.2 Le travail du danseur

La danse devient alors une analogie permettant de penser le travail et notamment le déroulement rythmique des opérations. Comme pour la danse, dans le travail, il y a la nécessité d'un échange psychique et physique entre le créateur et son œuvre. Il s'agit là des conditions qui font que le travail n'est pas fatigant et mortuaire, mais vivifiant et permettent d'élever la personne. Il s'agirait notamment de transformer le temps en une valeur produisant des œuvres culturelles.

« Le danseur ne respecte que les œuvres culturelles comme des entités vivantes qui ont été pensées et créées par un rythme vivant du début à la fin. Une volonté consciente et libre doit assembler les parties, et la joie de l'œuvre doit leur donner de la vie. Le tournage mort, terne et non motivé d'un levier, d'une vis qui ignore la finalité du tournage, n'est pas du travail pour le danseur. Ce type d'activité est une corvée, de l'esclavage, car chaque mouvement, chaque lutte et chaque vie est sorti d'elle. Les travailleurs qui œuvrent de cette manière sont plus morts que les machines qu'ils conduisent. La machine au moins connaît son rythme, mais ces travailleurs ont perdu tout sens de rythme. L'homme rythmé, l'homme en mouvement est mort en eux. Comment pourrait-il donner vie à leur œuvre ? » (Laban 1920, 127).

C'est ainsi que certaines institutions et évolutions promues, comme le travail rémunéré au temps ou encore la réduction de la durée du travail, ne sont pas dans l'intérêt des ouvriers. Seuls le type de travail et le plaisir de l'effectuer peuvent permettre de passer un « bon moment ». Les temporalités comme rapports aux temps sont mises au premier plan.

« On était obligé d'inventer le travail à l'heure, où la rémunération à l'heure devait remplacer la joie de l'œuvre. Certaines personnes croient vraiment effectuer moins de travail, lorsque les heures de travail sont moins nombreuses. Le danseur sait que seule la joie de l'œuvre peut raccourcir le temps de travail » (Laban 1920, 127)

La focale est ici centrée sur le vécu au travail. Cette vision subjective n'est pas complètement dénuée de sens, dans la mesure où la réduction de la durée du travail au début du XXe siècle, comme après, s'est souvent traduite par des augmentations de la productivité et donc par une quantité de travail qui ne diminue pas dans les mêmes proportions que la réduction de la durée du travail. Bien entendu, la perspective de Laban met l'accent davantage sur la manière de vivre le travail. Le temps de travail peut paraître « long » et il peut paraître « court ». Dans cette perspective la perte du rythme est fondamentale et dramatisée. Celle-ci ne conduit pas seulement à l'ignorance du travailleur, mais aussi à la désaffection du travail et même à une activité professionnelle qui conduira à la disparition physique du travailleur.

« Les gens de l'époque contemporaine sont dégoûtés du travail, parce qu'ils ne connaissent pas les principes fondamentaux rythmiques et culturels de l'œuvre. Ils sont constamment face aux armes du crime et face aux produits nocifs qu'ils ont fabriqués comme des esclaves, sans y penser, et aux fins de leur propre destruction. Pour le danseur les canons, les grenades à main, les gaz toxiques sont aussi condamnables que les stupéfiants, l'inertie provoquée par les transports et tous les équipements et installations néfastes de notre temps. Ils ont été conçus et fabriqués avec de la haine et de la haine et de la destruction, ont-ils semé et donné » (Laban 1920, 128)

Dans cette conception du travail industriel, la finalité productive ne peut que servir la destruction et la mort⁹. Mais « le danseur » ne peut approuver que des œuvres de paix qui élève l'humanité. Trois dernières suggestions sont énoncées par l'auteur de l'ouvrage en rapport avec le travail. La première concerne la « beauté » de la nature qui semble bafouée par les techniques les plus récentes. À condition de revenir à « la manière du danseur » de gérer les nécessités de la vie quotidienne, la nature cultivée pourrait de nouveau avoir une valeur d'exposition pour l'humanité. La seconde suggestion concerne les capacités de l'exercice physique des individus. Laban note que, notamment dans les professions intellectuelles, 50 % des jeunes ne sont plus capables d'effectuer des efforts physiques. Parmi les ouvriers, ce taux atteindrait 25%. L'auteur suggère la mise en forme physique pour pouvoir effectuer un travail de création. La troisième suggestion vise à considérer le travail intellectuel comme un vrai travail. Pour l'auteur, y compris le travail effectué pendant le sommeil, doit bénéficier d'une reconnaissance comme effort psychophysique. Le sommeil profond et la réflexion approfondie ont d'ailleurs pour lui des similarités. De manière équivalente, ce qui est pensé en écriture et formulé par des mots, ne peut pas être seulement considéré comme un pur travail intellectuel, mais il résulte aussi de « la danse ». Selon Laban, dans le sommeil profond peuvent être achevés des accomplissements importants, ce qui serait déjà reconnu par le sens commun en allemand qui suggère que « dormir sur quelque chose » veut dire « réfléchir à quelque chose ». Nous voyons que la conception du travail énoncée par Laban est élargie non seulement au travail intellectuel, mais aussi à toute forme de réflexion et de création qui peut avoir lieu à des moments qui ne servent pas à priori les activités professionnelles. Le travail paraît ici totalement sorti de ces contraintes socio-économiques et juridiques. Il se confond avec la création et la production d'une œuvre qui, dans les conditions actuelles, ne semble pas pouvoir être assurée. Il s'agirait donc de former les personnes à retrouver le rythme, par la danse, mais aussi de créer les institutions qui permettent d'effectuer le travail, à la manière d'un danseur.

⁹ Notons ici dans la mouvance de la Lebensreform l'existence fréquente de postures pacifistes et antimilitaristes (Hopfner et Németh 2008).

4 Conclusion et Discussion : la conception du travail dans la réforme la vie comme projet politique

Ces réflexions seront forcements incomplets, notamment parce que tout un versant de la pensée sur le rythme mériterait d'être développé. Il s'agit d'une pensée qui est relativement éloignée du travail, mais fondamentale pour le rythme. Cette pensée du rythme incarnée par le philosophe Ludwig Klages dont un ouvrage a été traduit en langue française (Klages 2004) se distingue par son inscription dans une pensée vitaliste qui a fait l'objet de multiples critiques notamment du philosophe Georg Lukacs et du romancier Thomas Mann. L'apogée de cette critique consiste à expliquer en partie l'avènement du national-socialisme par son ancrage dans des philosophies à caractère vitaliste, obscurantiste et irrationnel. Ce type de critique est lui-même discuté par la philosophie contemporaine et mériterait d'être relativisé (Hanse 2004). L'apport conceptuel des travaux de Klages résiderait principalement dans la distinction entre rythme et mesure (Takt (all.), *de tangere* (lat.) toucher, tapper)). La mesure est créée par le sujet et par sa perception, alors que le rythme est continu et structuré. Dans cette perspective la distinction entre corps et esprit s'efface au profit de celle entre l'esprit et l'âme. Les notions de l'inconscient et de contenu vital de la mesure établissent une distinction avec la notion de rythme davantage inscrit dans une tradition des lumières, exposée dans cette contribution.

Comment conclure sur ces propos qui déplacent le regard sur le travail tel qu'il a pu être élaboré au cours d'un siècle ? Derrière la curiosité des analyses apparaît une vision éclectique du travail qui peut stimuler la recherche en sciences sociales. En effet, la conception du travail, qui émerge des ouvrages fondateurs de la réforme de la vie, est tout à fait singulière. Notons tout d'abord que, sur le plan conceptuel et, comme la sociologie durkheimienne et wébérienne de l'époque, sa dynamique paraît coupée du mouvement ouvrier et syndical. Il ne peut donc pas s'appuyer aisément sur ces forces pour réaliser un projet politique qui existe pourtant, sans aucun doute. Pour revenir à la particularité de cette approche, rappelons ici le contexte de l'Allemagne du XIXe siècle avec un mouvement ouvrier et syndical important, mais qui a vu une bourgeoisie cultivée s'investir dans des modes de vie et des pensées alternatives, faute de mieux et surtout faute de pouvoir peser sur le destin d'une société. Ensuite, cette pensée de la Lebensreform, qui doit être qualifiée d'utopiste, a néanmoins cherché à s'ancrer dans des pratiques de la vie commune, de la formation et de l'éducation. Cette conception du travail met au centre la créativité, l'autodétermination, et l'indépendance du travail des structures de pouvoir. Même si on peut lui reprocher d'une part une certaine admiration des sociétés anciennes, plus d'ailleurs des sociétés caractérisées par un communisme primitif que par l'Antiquité, cette pensée ne semble pas être totalement tournée vers le passé. Au contraire, la réforme du travail semble bien vouloir partir de l'industrialisation, pour regagner le rythme naturel des activités humaines. La conception de la nature qui s'oppose constamment à la culture paraît revêtir un caractère essentialiste. Dans ce sens, la nature n'est certes pas coupée de l'homme, mais on sous-entend un caractère immuable de la nature humaine qui n'est pas contestable en soi, voire plutôt confirmé par certaines analyses du travail. Le problème de ce type d'analyse est néanmoins que la situation de travail, voire les possibilités de l'améliorer, échappe aux relations de pouvoirs, au conflit et à la négociation. C'est en cela que l'approche peut être interrogée, même en tant que

pensée utopiste, sur ses manières de vouloir s'inscrire dans le réel. L'intérêt de cette approche du travail est certainement à chercher dans le lien aux activités artistiques. Ici l'intuition de Karl Bücher sur la provenance et les effets des chants de travail est tout à fait intéressante. Elle conduit l'auteur à la reconnaissance et à la valorisation du travail des peuples de la nature, leurs accomplissements avec des moyens réduits. Les chansons sont considérées comme le ciment du groupe qui s'adonne au travail par la libre volonté afin de satisfaire des besoins et des nécessités quotidiens. L'auteur montre de manière impressionnante la pénibilité de certains travaux, mais aussi la convivialité et l'ardeur avec laquelle les tâches sont accomplies. Il n'oublie pas de mentionner les rapports de pouvoir ni d'expliquer l'instrumentalisation de la musique et du chant du travail pour contrôler le travail d'un grand groupe d'ouvriers. C'est en cela que le chant devient un instrument de domination au service d'une logique économique. L'opposition la plus saisissante provient néanmoins de la mise en opposition entre l'ancien rythme et le nouveau rythme industrialisé. Cette opposition conduit l'auteur à voir dans le rythme un outil d'émancipation des ouvriers du travail qui permettra de rendre l'industrialisation plus viable et moins contraignant. La sociologie du travail en France, notamment après la Deuxième Guerre mondiale s'est emparée sans y faire référence de ce type d'approche critique à l'égard des conditions de travail¹⁰. Ce sont probablement des travaux de William Grossin avec l'objectif de promouvoir une écologie temporelle¹¹, et en prenant en compte les rythmes naturels de l'homme, qui se rapprochent le plus la perspective esquissée dans ces deux ouvrages de la réforme de la vie. À l'instar des travaux de Bücher sur les chants et la musique, la danse et le danseur permettent à Rudolphe von Laban d'esquisser une vision qui ne peut pas non plus être réduite à une perspective passéiste. La danse est d'abord un moyen de formation des individus, afin de retrouver une interaction entre l'homme et la tâche. La danse est ensuite un moyen de dépasser les divisions du travail et des professions, en permettant la reconnaissance du travail dans des domaines très divers : du travail manuel, du travail intellectuel, et du travail artistique. Pour cet auteur, l'action sur les consciences est primordiale : conscience de sa propre dépendance vis-à-vis d'un monde industrialisé, conscience des aspects mortifères des manières de produire et de certains produits. La sortie de cette logique de la mort nécessiterait de reconsidérer les manières de travailler, notamment à ne pas opposer le travail à la fête, mais de les intégrer au sein de ce qui constituerait le rythme des activités humaines. La danse conduit à « être danseur » c'est-à-dire un acteur libéré des contraintes qui empêcheraient l'ouvrier d'accomplir des œuvres culturelles. C'est seulement à travers ces œuvres que l'humanité pourrait s'élever un autre niveau, laissant derrière elle les turpitudes d'une industrialisation au service des propriétaires et des machines.

Bibliographie

Barlösius, Eva. 1997. *Naturgemässe Lebensführung: zur Geschichte der Lebensreform um die Jahrhundertwende*. Frankfurt am Main: Campus.

Baxmann, Inge. 2013. « Utopies du travail heureux au début du XXe siècle ». Text. <http://agon.ens-lyon.fr>. Consulté le avril 3. <http://agon.ens-lyon.fr/index.php?id=1368#bodyftn14>.

¹⁰Thoemmes 2008.

¹¹Grossin 1996.

- Bode, Rudolf. 1920. *Der Rhythmus und seine Bedeutung für die Erziehung*. Jena: E. Diederich.
- Bruch, Rüdiger Vom, et Hans-Christoph Liess, éd. 2005. *Bürgerlichkeit, Staat und Kultur im Kaiserreich*. Stuttgart: Franz Steiner Verlag.
- Bücher, Karl. 1899. *Arbeit und Rhythmus*. Leipzig: Teubner.
- Conze, Werner, Jürgen Kocka, Reinhart Koselleck, et Mario Rainer Lepsius, éd. 1989. *Bildungsbürgertum im 19. Jahrhundert*. Stuttgart: Klett-Cotta.
- Farkas, Reinhard. 2008. « Lebensreform in der Donaumonarchie. Personen, Vereine, Netzwerke ». In *Pädagogische und kulturelle Strömungen in der k. u. k. Monarchie: Lebensreform, Herbartianismus und reformpädagogische Bewegungen*, édité par Johanna Hopfner et András Németh, 11-26. *Erziehung in Wissenschaft und Praxis* Bd. 2. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Grossin, William. 1969. *Le travail et le temps : horaires, durées, rythmes*. Paris : Editions Anthropos.
- . 1996. *Pour une science des temps : introduction à l'écologie temporelle*. Toulouse : Octares éd.
- Hanse, Olivier. 2004. « Avant-Propos ». In *La nature du rythme*, by Ludwig Klages, 7-23. Paris : Editions L'Harmattan.
- . 2010. « Entre "réforme de la vie", culture physique et néovitalisme : Rythme et civilisation autour de 1900 ». *Rhuthmos* (juillet 19). <http://rhuthmos.eu/spip.php?article132>.
- . 2012. « À la recherche du "travail joyeux". La théorie de Karl Bücher et son influence sur le "mouvement du rythme" ». *Rhuthmos* (septembre 19). <http://rhuthmos.eu/spip.php?article700>.
- Hopfner, Johanna, et András Németh, éd. 2008. *Pädagogische und kulturelle Strömungen in der k. u. k. Monarchie: Lebensreform, Herbartianismus und reformpädagogische Bewegungen*. *Erziehung in Wissenschaft und Praxis* Bd. 2. Frankfurt am Main: Peter Lang.
- Klages, Ludwig. 2004. *La nature du rythme*. Paris : Editions L'Harmattan.
- Laban, Rudolf von. 1920. *Die Welt des Tänzers. 5 Gedankenreigen*. Stuttgart : Seifert.
- Neef, Katharina. 2012. *Die Entstehung der Soziologie aus der Sozialreform: Eine Fachgeschichte*. Frankfurt am Main: Campus Verlag.
- Selle, Gert. 2007. *Geschichte des Design in Deutschland*. Frankfurt am Main: Campus Verlag.
- Thoemmes, Jens. 2008. « Sociologie du travail et critique du temps industriel ». *Temporalités* (8). Les temporalités dans les sciences sociales. <http://temporalites.revues.org/index92.html>.
- Ulbricht, Justus H., et Meike G. Werner, éd. 1999. *Romantik, Revolution Und Reform: Der Eugen Diederichs Verlag Im Epochenkontext 1900-1949*. Göttingen: Wallstein Verlag.
- Weber, Max. 1964. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. Paris : Plon.